

<https://www.imagine-magazine.com/numero-en-cours/>

n°140 / septembre-octobre 2020

On y parle du désamour entre la police et les citoyens, de la ruée vers le pain artisanal, de squats collectifs, des épizooties du futur, de luttes décoloniales, de liseuses confinées, d'une société sans cash, de déplacés climatiques, de l'écologiste André Gorz, des solitudes américaines, du chanteur Saule... et de bien d'autres sujets curieux et nourrissants.

Le voyage terrestre d'*Imagine*

Parcourir les territoires

[Sur le volcan](#)

[Zones fertiles](#)

[Le sixième continent](#)

[Terra incognita](#)

[Les confluent](#)

[Au large](#)

Sur le volcan

[*Au fig.* Ce qui est vif, ardent, bouillonnant]

luttés - critique sociale – résistances

- **Un grand entretien avec Olivia U. Rutazibwa.** Maîtresse de conférences au département des études de développement européen et international à l'université de Portsmouth, cette Belgo-Rwandaise défend l'abolition de la police et de l'aide au développement. Et explique pourquoi elle a refusé de faire partie des experts de la commission vérité-réconciliation qui se penchera sur le passé colonial de la Belgique.
- **Luttés anti-pétrolières en Grèce.** Sur fond d'escalade militaire entre la Turquie et la Grèce, les projets de forage pétrolier font bouillonner la société civile grecque. Le mouvement des Citoyens éveillés, étendu dans le pays, dénonce l'affaiblissement des lois environnementales et la fuite en avant d'un gouvernement obsédé par des pétro-dollars encore illusoire.
- **Voyage au Brésil du boeuf, des balles et de la Bible.** Où le Mouvement des travailleurs ruraux des sans-terre opère un repli stratégique... Pour survivre.
- **Métal croquant.** La chronique de Lisette Lombé, autrice, slameuse, collagiste, militante pour les droits des femmes.

- **Squats collectifs, lieux politiques.** Militants contre “l’abus de propriété”, personnes sans-abri, sans-papiers ou citoyens précaires, ils investissent collectivement des squats ou lancent des projets d’occupations précaires. Entre une loi qui à présent les criminalise et la récupération à des fins de *city marketing*, ils se battent pour maintenir vivant le droit au logement et la construction d’une ville pour tous.
- **Contre-courants.** La chronique de Corinne Morel Darleux, écrivaine, militante écosocialiste, autrice de *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce* (Libertalia).
- **Les mots de Timoteo.** Une gravure poético-politique de l’artiste Timoteo.
- **Le Kanar déchaîné.** Un dessin caustique et nécessaire signé Bernard Querton, alias Kanar.

dans ce numéro

Entre les pages

slide 8 to 10 of 6

slide 4 to 5 of 20

Les confluent
[P. analogie. Point de rencontre de deux ou plusieurs voies]

Le centre Sainte-Barbe aux petits soins

A Seilles, en province de Namur, la maison de repos et de soins Sainte-Barbe développe un projet de vie original et collectif inspiré du modèle suédois Tübbe. Sa philosophie : promouvoir l'autonomie et l'estime de soi de chaque résident. Reportage.

En ce début juillet, un petit air de Charles Trenet respire gaisment le hall d'accueil de la résidence Sainte-Barbe à Seilles (Ardennes). D'orchestre orchestrale avec assiette et talent plusieurs montages qui s'organisent. Une aide-soignante συνομιλεί improvisé quelques pas de danse avec une dame coquette qui rit aux éclats. Assis à table ou dans leur fauteuil roulant, les résidents, majoritairement Pentrésis, s'avouent la musique live et... leur petit verre de prédilection. Pour Robert, c'est l'Orval : « J'aière s nous corille, positif et enjoué, se resaginaire à mobilité réduite. » On en profite bien s, confirme sa voisine Irène Soc. Cosa, via blanc, soft vitaminé... à chacun son aperitif du vendredi, comme le prévoit cette initiative co-construite avec les résidents. Ce 3 juillet a un petit goût de retrouvailles : « Avec la crise du Covid, il se nous était plus possible d'organiser ce moment convivial. La reprise des activités fait le plus grand bien à Irène le samedi s, se réjouit Antoine Thiry, le directeur. Comme tout le secteur, le centre Sainte-Barbe,

qui peut accueillir 98 résidents - 51 en maison de repos (MR), 71 en maison de repos et de soins (MRS), 5 en court séjour et 614 ses trois résidences accolées -, sort de longues semaines épuisantes : « Lors de la première vague, nous avons eu seulement trois cas de coronavirus positifs, tous après un retour de l'hôpital, qui ont pu être rapidement isolés, explique le directeur. Nous avons enregistré cinq décès, mais aucun lié au virus. Notre grande chance, c'est le site étendu (7 hectares au total) NDLR, des bâtiments bien séparés et de plein-pied avec de nombreux accès vers l'extérieur, une forte solidarité au sein des équipes et une grande compréhension des familles. »

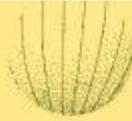
La vie du centre a évidemment été chamboulée (mesures strictes de protection, visites supprimées, animations suspendues, repas organisés en chambre...). « avec beaucoup d'inquiétude et de situations difficiles à gérer, raconte Marie Malherbe, la responsable paramédicale. Le stress, le peur de la contamination, l'incertitude, le manque de contacts... Heureusement, il a fait beau et les résidents ont pu venir dans le jardin à leurs propres à travers les fenêtres. Une dizaine de résidents ont par ailleurs opté pour des rendez-vous réguliers par Skype. Au bout du compte, on a senti une grande force collective. »

« En maison de repos, le personnel est culturellement habitué à penser à la place des résidents. La méthode Tübbe nous a amené à nous décentrer, à redonner du sens au mot soin »
Marie Malherbe, responsable paramédicale

64 Image • septembre 2024 • 2024



Le résident, au centre :
Sainte-Barbe, au point
d'attente, on écoute de la
musique, on danse aussi.



Au large
[Adv. Dans un espace étendu, profondément.]

Austin, Texas, 2016.



- sensibilité - arts - esthétique -

Américaines solitudes

Jean-Luc Bertini

184 | magazine | septembre - octobre 2022



La Nouvelle-Orléans, Louisiane, 2011.

orsqu'il loue une voiture et prend la route la première fois en 2008, Jean-Luc Bertini ne sait pas encore où va le mener son envie de « photographier les États-Unis et les Américains ». Il y avait passé deux mois précédemment, entraînant les truckers-voisins pour un mariage sur les highways, et en était revenu frustré de ne pas avoir eu le temps de prendre son temps.

Il y retournera finalement pendant dix ans, sillonnant les États du nord au sud et d'est en ouest, seul avec son appareil.

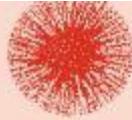
« Chaque année, je devais me motiver pour reprendre un billet, y passer un mois. Parfois, je trouvais une super image, parfois je me décourageais. Je me rapprochais au travail de Robert Frank, même si le sien en est très éloigné, avec la même envie de montrer les Américains. Mais quand lui traversa le pays dans les années 50, tout ce qui se dégageait des USA n'était pas encore... Moi, plus j'y allais, plus j'y voyais des choses tristes et tristes. Bien sûr, c'est dans prison à moi, le sort de nos amis, surtout juste avant mon premier séjour, a été comme une bombe à retardement tout au long du projet. [Il est accompagné d'une trousse de jardiniers...]



Great Falls, Montana, 2012.

Évidemment il y a toujours une nature très belle, on y rencontre des personnes incroyables, mais dans beaucoup d'endroits tout se ressemble, béas, boutiques identiques, zones abandonnées. C'est un pays qui s'est construit très vite, sans se poser beaucoup de questions sur les bases, pour concevoir, puis dans les années. Le riche célèbre le genre en permanence, et se croise beaucoup de gens attirés par le système, le fait pas cherché à suivre une thématique, le titre est venu après, mais c'est vrai que fut un temps pour ce genre de soléité, et il correspond sans doute à l'état qui était le mien. »

185



Sur le volcan
[Au fig. Ce qui est vif, ardent, bouillonnant.]

Olivia Umurerwa Rutazibwa

« Vers la fin du monde blanc »

- luttes - critique sociale - résistances -

La politologue belge-rwandaise Olivia Umurerwa Rutazibwa défend l'abolition de la police et de l'aide au développement pour éradiquer des formes persistantes de racisme et de colonialisme au sein de la société occidentale. Sa pensée radicale libère les imaginaires pour faire place à une autre justice et une solidarité réelle avec les personnes racisées.



Figure montante de la pensée antiraciste et anticolonialiste, la politologue Olivia Umurerwa Rutazibwa enseigne, à l'université de Portsmouth, la critique de la pensée occidentale relative à la solidarité internationale, mettant en cause l'idée d'une « mission civilisatrice » de l'aide au développement qui perpétue « un état quo colonial ». Belge-Rwandaise de 41 ans, elle a grandi en Flandre, étudié à Gand et Florence et vit aujourd'hui en Grande-Bretagne. Elle a refusé de faire partie de la Commission vérité et réconciliation qui débouza à la manière au parlement fédéral belge. À la croisée des enjeux du développement, du racisme et du féminisme, l'ancienne journaliste analyse l'ordre du choc qui traverse les pays occidentaux et dresse des perspectives dans le long et éreintant qu'elle a accordé à l'imagine.

Les mobilisations débridées par le meurtre de George Floyd ont été comparées aux mouvements pour les droits civiques dans les années soixante. Y a-t-il des différences notables entre hier et aujourd'hui ?

« Chaque année, je fais lire le programme en Dix Points des Black Panthers à mes étudiants. Même eux soulignent souvent que cela aurait pu être écrit aujourd'hui. Et que ce soit en Belgique ou aux États-Unis, les problèmes sont liés. Est-ce que ce combat génère du désespoir ou de l'espoir ? Je ne sais pas. Ce qui est remarquable, c'est que les différents mouvements se parlent entre eux. Que des communautés deviennent à ne pas être touchées par la police ou désespérant. Les réalités en Belgique ou aux États-Unis sont distinctes, mais la logique est la même. Les acteurs de l'État ne protègent pas tout le monde. Que ce soit sur le marché de l'emploi ou en termes de »

6 | magazine | septembre - octobre 2022

29 juillet 2020,
sur les collines
de Achenberg.





Zones fertiles
[Pénitons, Abondantes en récoltes]

Illustrations :
Marine Selzeret

Tous notés !

— observations • alternatives • solutions —

Des étoiles par-ci, des smileys par-là... Les consommateurs sont sans cesse appelés à évaluer les différents services auxquels ils ont recours (livraisons, achats en ligne, horeca...). Une extension du domaine de l'évaluation déjà largement appliquée de l'école à l'entreprise.

Le livreur passe vous déposer un colis, un chauffeur Uber vous véhicule en ville, un plombier vous dépanne, un restaurateur vous prépare un repas, un médecin vous reçoit, une technicienne de surface nettoie des sanitaires publics, un vendeur de téléphonie mobile vous recommande un achat, une employée d'un call center vous aide à résoudre un problème... À chacune de ces situations, vous avez pu accéder une, deux, trois, quatre, cinq étoiles via une application ou un site internet. Évaluer le service, donner votre avis, vous plaire, vous contenter (surtout de votre interlocuteur).

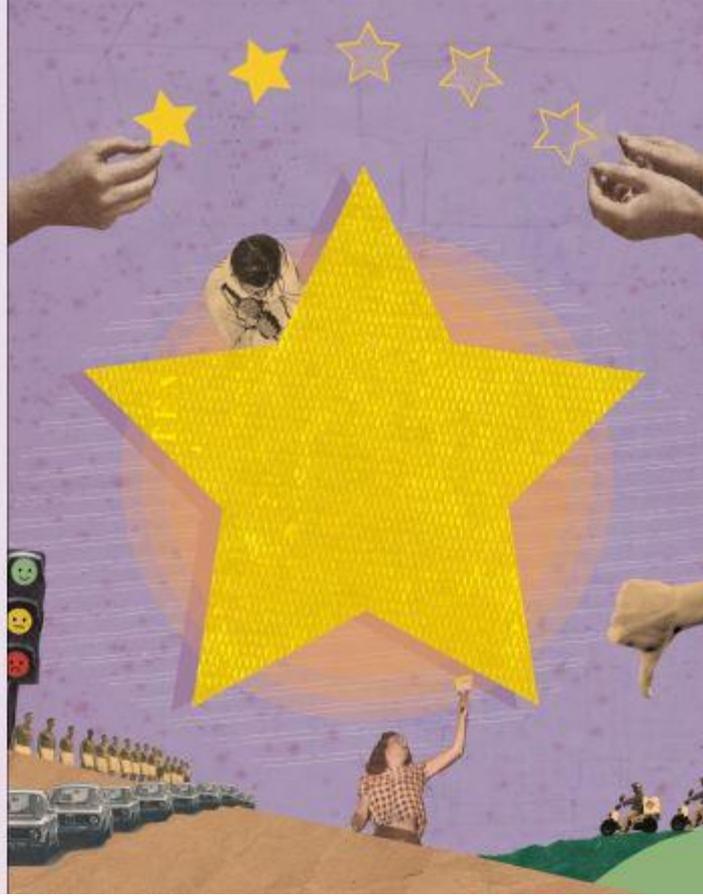
« Ce phénomène a débuté dans les années 2000, sur des sites internet marchands comme eBay ou Amazon », raconte Laurence Allard, maître de conférence en sciences de la communication à l'université de Lille et chercheuse à

Paris 3 - IRECAW, avec des recommandations concernant les services rendus par les vendeurs. Puis Facebook est arrivé avec son "Like", qui lui-même a donné naissance à une multitude de variantes. Ensuite, avec les taxis Uber et le système de covoiturage BlaBlaCar, nous sommes passés à un jeu entre les deux, où sont jugés à la fois la prestation commerciale et l'aviséité. Or désormais, ces notes ne sont plus seulement des recommandations. Elles peuvent avoir des conséquences matérielles graves pour le prestataire noté. « Au départ des nombreuses plateformes où ce sont les commentaires positifs des clients précédents qui rassurent les suivants, d'Airbnb (location de logements) à LinkedIn (dépannage, cours, tuteurat), ces appréciations confuses, relatives à la fois aux services rendus et aux prestations, se sont répandues un peu partout. Entrant, parfois, dans des pertes de salaires, de clients ou de contrats. »

Cette tendance à la notation de tous dans le monde numérique ne serait-elle pas une nouvelle extension de la passion de l'évaluation qui caractérise nos sociétés libérales ? Dit autrement, nous recevons de bons et de mauvais points (lire l'essai de 2020). Et dans le monde du travail, l'évaluation individuelle est devenue une pratique généralisée. « Aujourd'hui, tout le monde est évalué », constate Laurence Allard c'est la victoire d'une vision très économique de la vie et des relations sociales. « L'évaluation est au cœur du salariat, aborde Nicolas Lefebvre, sociologue et formateur au Centre d'éducation populaire André Gerret (CEPAC). Pourquoi s'agit de rendre sa force de travail à court, de produire de la valeur pour quelqu'un, cette production doit donc être évaluée. »

Pratiquée longtemps pour occuper un poste et percevoir un salaire, le travailleur était entré sur base de son diplôme, de sa formation, de ses qualifications, comme l'explique Angélique Del Rey dans son livre La tyrannie de l'évaluation. Mais à la fin des Trente glorieuses, dans une économie devenue transnationale, « le bon premier des entreprises, désormais, c'est la compétitivité. L'évaluation devient alors un élément clé, se déplaçant de la formation et/ou du moment de l'embauche, vers la situation de travail. Elle devient continue, individuelle et centrée sur les performances de l'employé ou de l'ouvrier, plaçant ce dernier sous tension permanente. »

En outre, elle cause le collectif et isole le travailleur sous couvert de la « méritocratie ». Elle s'appuie sur des éléments souvent subjectifs sur lequel il n'a pas forcément prise et qui peuvent ensuite le fragiliser. La sociologue du travail Danièle Linhart, directrice de recherche émérite au CNRS, directrice du Centre de



Le 6^e continent
[Usuel, Partie épicure du monde]

Désamour et défiance

entre police et citoyens

— la long format —

Entre les forces de l'ordre et la population, les liens se distendent. Les uns dénoncent les discriminations et les violences répétées. Les autres rappellent les difficultés du métier, crient aux raccourcis et font corps. Enquête sur cette relation « je t'aime moi non plus », sur fond de pandémie.

Une enquête de Sarah Frenck et Hugues Dorziac



est difficile d'annoncer l'existence, toujours une police fédérale et les citoyens comprennent — surtout quand notre métier. Un simple exemple : ils pensent qu'ils ont des contacts avec nos quatre policiers sur les ordinateurs ou plusieurs sous le gilet pare-balles. En réalité, on fait ça parce qu'on ne sait pas mettre nos mains dans nos poches à cause de tout le matériel qu'on transporte. Et si ce n'est pas le cas, on aurait fait nos adhésifs et on nous les rajouterait ! » Derek Charvin, 34, ne s'éloignait pas de telles considérations. Le 25 mai 2020, ce policier de Minneapolis écopait George Floyd. Geigne sur la musique et mais dans les poches.

« Nous devons profiter de la mort de George Floyd pour remettre les discriminations au centre des priorités. Il est grand temps de sortir du déni ! »

Un formateur dans une académie de police



Action pacifiste devant le siège de l'OTAN lors de la venue de Donald Trump, en 2020. Les policiers encadrent un millier de manifestants à Bruxelles chaque semaine.



Terra incognita

(Du latin : Terraire qui n'a pas encore été exploré par l'Homme)

Des rongeurs sous haute surveillance

Pour prévenir les futures zoonoses ou pandémies, la recherche en écologie joue un rôle clef. Eclairage de maladies émergentes, le projet BioRodDis étudie les liens entre la biodiversité et la santé. Il cartographiera une vingtaine de pathogènes, dont les coronavirus, dispersés par les rongeurs à l'échelle européenne. Reportage à Lyon.

- prospective - anticipation - utopies -



mais être à côté sur la table de dissection dressée en plein air, les deux index de Julien Pradel poireux, dans leurs gants oranges, vers le zéro d'un malot endormi. Tel un microchirurgien, le technicien du Centre de Biologie pour la Gestion des Populations (CBGP) de Montpellier relève la tête vers sa collègue. Assise face à lui, la chercheuse Nathalie Charbonnel, de l'Institut national de recherche pour l'Agriculture, l'Alimentation et l'Environnement (INRAE), semble lui donner le commandement du regard. Dans geste précis et sec, Julien Pradel opère une dissection cervicale. En un instant et sans souffrir, le rongeur est passé de vie à trépas. Poids, taille, longueur de la queue, organes de reproduction, position des testicules, ouverture de la vulve, présence de parasites dans les intestins... Le corps et les entrailles des rongeurs sont d'abord analysés minutieusement avant d'être prélevés les premiers tissus. Nathalie Charbonnel tend une gyno-vette à son collègue, qui y dispose le cœur du malot.

« Ces tubes sont préparés à l'avance avec le liquide qui va permettre de conserver l'ADN et l'ARN dans le tube spécifique qu'on préfère pour réaliser les analyses futures, détaille la docteure en écologie évolutive, coordinatrice du projet européen BioRodDis. Chaque animal prélevé porte un numéro d'identification unique associé à un date morte : un code-barre en deux dimensions. C'est au cours d'identifiations informatique qui permet de garantir la traçabilité des données depuis le piégeage, la dissection jusqu'aux analyses qui seront réalisées. »

Installée au cœur du zoo du parc de la Tête d'or, fermé aux visiteurs en cette fin juin, ce singulier laboratoire a pour ses trousseaux entre la plomberie et la cage aux lions. Face aux allées désertes, les grands mammifères semblent profiter d'un bref répit humain, contrairement aux rongeurs qui ne seront pas guère en à dépeçer les liges de piégeage disséminées dans le parc par l'équipe de chercheurs français. « Notre projet de recherche veut aller plus loin dans la compréhension des liens entre biodiversité et santé, et des mécanismes de transmission des agents pathogènes à l'humain, souligne Nathalie Charbonnel. Pour cela, nous adoptons une démarche transdisciplinaire d'écologie de la santé qui s'appuie sur les concepts d'écologie

« Nous cherchons à comprendre les liens entre biodiversité et santé, et les mécanismes de transmission des agents pathogènes à l'humain »

Nathalie Charbonnel, experte en écologie évolutive (Inrae)



Nathalie Charbonnel, coordinatrice du projet BioRodDis, pose des pièges dans le parc de la Tête d'Or, à Lyon. En juin. Cinq pays, dont la Belgique, sont impliqués dans ce programme européen qui intégrera aussi la recherche de coronavirus.

évolutive, d'épidémiologie, de parasitologie et de sociologie. Nous voulons notamment étudier l'effet de dilution de ces agents pathogènes. Cet effet suppose que plus la biodiversité est riche, plus les connaissances de rongeurs réservoirs de pathogènes sont nombreuses et leur flore intestinale diversifiée, moins la circulation des pathogènes et leur transmission à l'humain est facile. » Réservoirs potentiels de virus transmissibles à l'humain, les chiroptères et les rongeurs, qui ont tenu le devant de la scène ces derniers mois, n'ont rien à envier aux rongeurs dont les pathogènes, selon l'Organisation mondiale de la Santé, affectent d'une manière ou d'une autre près de 400 millions de personnes dans le monde, en particulier dans le Sud. Ces rongeurs représentent 2 500 des 4 000 espèces de mammifères recensées sur la planète. Ils constituent un vivier considérable de maladies émergentes ou leur diversité, leur prolificité et leurs contacts permanents avec l'humain. Et de nombreux scientifiques les considèrent comme des acteurs majeurs des maladies émergentes. BioRodDis étudiera conjointement la présence de pathogènes dans des milieux forestiers et au sein de parcs urbains de cinq pays européens (Allemagne, Belgique, France, Irlande, Pologne), au printemps et à l'automne, jusqu'en 2023. Sécularisé en raison de la crise du coronavirus, la sujet au cœur de cette recherche n'a jamais encore débattu dans les autres pays fin juin. Côté belge, c'est l'université d'Ardenne et l'équipe d'Herwig Leirs qui est à la manœuvre afin de coordonner le programme de piégeage qui se déroulera en France. Les rongeurs transmettent-ils les mêmes pathogènes ? Avec la même rapidité ? Y a-t-il des rongeurs